

GEORGES MAGNANE

PLAISIR D'AMOUR

roman

nrf

GALLIMARD

PLAISIR
D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

nrf

L'ÉPÉE DU ROI

PORTONERO

LA BÊTE A CONCOURS

LES HOMMES FORTS

GERBE BAUDE

LES BEAUX CORPS DE VINGT ANS

PLAISIR D'AMOUR

A paraître :

LE GÉNIE DE SIX HEURES

SENS UNIQUE

Bibliothèque Française :

LE BON LAIT D'AMÉRIQUE

GEORGES MAGNANE

PLAISIR D'AMOUR

roman

nrf

GALLIMARD

9^e édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil
Navarre dont dix numérotés de 1 à 10 et trois, hors commerce,
marqués de A à C.*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

PREMIÈRE PARTIE



Quand tout avait commencé, Pierre Malet était employé de banque.

Avant même le baccalauréat, il avait dit à son père qu'il voulait faire des Lettres, car les professeurs l'avaient souvent classé premier en français, en latin, en grec, etc. Il avait la tête littéraire, cela ne faisait de doute pour personne. Pas même pour son père qui s'en désolait.

Au début, quand il avait su que Pierre travaillait bien au lycée, le père Malet avait été très ému. « Moi aussi, disait-il, j'étais quelquefois premier à l'école. Mais, de mon temps, l'enseignement secondaire n'était pas gratuit. Et il n'y avait même pas assez d'argent à la maison, avec une famille de cinq, pour qu'on m'envoie au cours complémentaire. Il a fallu que j'entre en apprentissage tout de suite. Je dis ça, ce n'est pas pour me plaindre... Seulement, toi qui es fils unique, tu n'as à regarder ni à droite ni à gauche; je te paierai tes études jusqu'à Polytechnique. »

Ce mot lui donnait le même regard vague que les trois ou quatre apéritifs qu'il prenait le dimanche avec son aide et quelques autres habitués de *Chez Eugène*. C'était un bon boulanger, très estimé

dans le quartier, et qui ne buvait pas plus de deux litres de vin par jour, ce qui, dans son métier, passait pour modéré. Sa femme l'approuvait toujours, sauf quand il retirait sa flanelle trop tôt et s'enrhumait.

Son plus grave défaut, certainement, c'était l'appétit de grandeur. Pas pour lui, bien sûr, il était trop tard. Mais pour Pierre, son fils, qui lui ressemblait trait pour trait. Le plus gênant, c'est qu'il refusait d'admettre toute autre forme de réussite que celle que sanctionnait le passage à Polytechnique. Même quand le proviseur du lycée lui avait dit qu'on orientait sans hésitation son fils vers les classes de A, il ne s'était pas trop inquiété. « Est-ce que ça l'empêchera d'entrer à Polytechnique? » avait-il demandé. Et le proviseur avait répondu que pas du tout, si toutefois le garçon parvenait à être aussi fort en mathématiques qu'en lettres. Alors le père Malet avait hoché la tête, comme pour dire : « J'en fais mon affaire. » Et, le soir, il forçait Pierre à se pencher sur l'algèbre et la géométrie jusqu'à minuit et plus.

Tout s'était à peu près bien passé jusqu'aux Math. Élé. Sans être brillant, Pierre tenait le coup. Mais, à son premier trimestre en Taupe, il fallut bien se rendre : il plafonnait, il ne pouvait plus suivre le train des vrais spécialistes, il n'avait aucune chance pour le concours. C'est alors que le père Malet se mit à tout gâcher. L'avenir de son fils cessa brusquement de l'intéresser. Il ne voulait entendre parler ni des licences, ni des écoles d'administration, ni même des Travaux Publics. Un homme buté : c'était Polytechnique ou rien. Pas question de payer les études un mois de plus. Pierre fit donc son service militaire et, dès son retour, gratta du papier dans une succursale du Crédit Lyonnais.

Il n'avait d'ailleurs pas renoncé à toute ambition. Inscrit à la Faculté de Droit, il se procurait régulièrement des cours, des notes et des livres. Et surtout, il voyait assez souvent M. Charrier, son ancien prof de philo.

Un homme extraordinaire, ce Charrier. Il ne ressemblait pas à un professeur. Il ne ressemblait à aucun autre homme. Pierre aurait été tenté de dire, en allant à la limite de sa pensée, que Charrier était aussi peu homme que possible. Non certes qu'il manquât de virilité. Au contraire, il semblait n'avoir gardé d'humain qu'une virilité extrême, évidente, à laquelle on ne pouvait pas ne pas penser, même quand, assis en chaire, il essayait de rendre clairs à deux douzaines de potaches ennuyés les éléments de l'impératif kantien ou la notion de monade. Il avait des cheveux touffus et précocement argentés aux tempes, un visage couleur de brique, des lèvres dédaigneusement sensuelles, aisément dégoûtées, un nez à la fois robuste et subtilement modelé, des dents éclatantes... Mais un portrait achevé ne servirait à rien. La séduction de Charrier agissait sournoisement, comme un mal contagieux. A part quelques brutes délibérément négatrices ou onanistes, tous ses élèves étaient épris de lui. Ce qui veut dire qu'ils souhaitaient éperdument lui ressembler et que les plus entreprenants s'exerçaient à l'imiter dans les détails à leur portée : ils avaient comme lui des crayons américains à gomme rouge et des stylos bruns sans agrafe; ils portaient des pantalons de flanelle et des vestes en forme de sac; ils tenaient leur cigarette entre l'index et le majeur, le plus près possible de la main; ils rejetaient en arrière, de temps en temps, des mèches plus ou moins imaginaires; ils marchaient en traînant légèrement sur le sol d'épaisses semelles débordantes. Certains avaient même acheté des

lunettes d'écaille qu'ils s'ajustaient sur le nez ou glissaient dans leur poche à chaque instant, sans la moindre apparence de prétexte. Bref, ils manifestaient leur passion avec les pauvres moyens qui s'offrent à des jeunes gens de bonne éducation, et aussi « normaux » qu'on peut l'être à dix-huit ans.

Il y avait aussi quatre filles, au Lycée Rodin, qui venaient, détachées d'une institution libre du voisinage, suivre les cours de Math Élem. Pendant que Charrier parlait, elles étaient vraiment à filmer ! On aurait pu présenter, au ralenti, leurs mouvements de lèvres, leurs coups de glotte, les ondulations de leurs hanches, les repliements avides de leurs doigts et de leurs poignets, parallèlement aux réflexes de succion des plantes et des animaux sous-marins. Ç'aurait été un documentaire hallucinant.

Il va de soi que ces manières agaçaient fortement les garçons. Un jour, Baillet, le plus ferme des adversaires de Charrier, entreprit de tourner les filles en ridicule. Ses grosses railleries n'obtinrent d'autres réponses que des haussements d'épaules, jusqu'au moment où intervint Monique, la plus âgée, la mieux roulée, qui devait à sa réputation de baiseuse exceptionnelle (entièrement légendaire, du reste, mais célébrée au canif sur plusieurs tables), une autorité que nul ne songeait à discuter.

— Pas la peine de faire le malin, va ! dit-elle. Quand tu feras l'amour comme Charrier, tu auras le droit de parler. Ce n'est pas pour demain.

Après le premier moment de surprise, Baillet se fâcha :

— Qu'est-ce qu'il peut donc faire de rare, ce bas-du-cul, cet éternel fatigué, ce mollasson qui ne peut décoller ses pieds pour marcher comme tout le monde ? Je voudrais bien le savoir.

Monique le regarda dans le blanc des yeux jusqu'au moment où il détourna la tête.

— Si tu t'imagines, prononça-t-elle, qu'on fait l'amour seulement avec le corps, tu es encore beaucoup plus abruti que tu n'en as l'air.

Baillet et ses amis s'esclaffèrent et prirent un air de suffisance pour échanger des clignements d'yeux et des signaux obscènes. Mais le prestige de Charrier fut considérablement affermi par cette algarade. Monique savait ce qu'elle disait. Les bons lourdauds fiers de leur virilité toute neuve ne parvenaient plus à se rassurer, même par les flatteuses confidences intimes qu'ils se murmuraient d'une table à l'autre. Il devenait évident pour les plus frustes que les regards enamourés que les jeunes filles fixaient sur Charrier les livraient autant que des étreintes. Ces regards caressaient avec insistance l'image de l'adoré, sans doute, mais ils faisaient mieux : ils absorbaient ses paroles, ses pensées avec ses gestes; ils prenaient possession de lui entièrement, sans erreur, sans déception possible, sans déchet d'aucune sorte.

Pierre, pour sa part, n'était pas jaloux de Charrier. Sa soumission était telle qu'il se serait senti grandement honoré si le maître avait daigné s'apercevoir un jour qu'il avait une jolie fille avec lui. Il y aurait eu ainsi, entre eux, une sorte d'intimité. Charrier paraissait tellement hors de portée! Jusqu'à ses ressources, son genre de vie, qui échappaient à tout le monde. Il n'arrivait pas, comme les autres professeurs, toujours à la même heure, d'un pas digne et mesuré. Il semblait mettre une coquetterie à être tantôt en retard, tantôt en avance. Quand il se faisait attendre dix minutes ou un quart d'heure, les élèves prenaient leurs places dans un ordre si parfait que les pions pouvaient s'en aller : il ne se produisait jamais le moindre

chahut. Même si Charrier ne venait pas, chacun se mettait au travail de lui-même et l'administration avait tout loisir d'ignorer son absence. Du reste, il gardait souvent la classe après l'heure, soit pendant la récréation, soit en fin de journée. Aucun élève n'aurait songé à faire valoir ses droits à un minimum de grand air et de liberté. Charrier aurait pu se faire écouter des journées entières.

Presque toujours il venait en voiture. Il possédait une petite Peugeot décapotable d'une élégance parfaite. Mais il descendait aussi, environ une fois sur deux, d'une longue conduite intérieure luisante qui s'éloignait aussitôt en silence. Son cours terminé, la même conduite intérieure l'attendait devant la grille et un chauffeur en sobre livrée bleue descendait lui ouvrir la porte. Les élèves se regardaient en hochant la tête.

C'est en observant et en écoutant cet homme, qui ne semblait soumis à aucune des contraintes ordinaires, que Pierre avait commencé à mépriser son entourage. Et tout d'abord sa famille. A vrai dire, il y avait déjà longtemps qu'il avait compris que le labeur opiniâtre et sans terme prévisible de son père et de sa mère était un châtiment. Ses parents n'avaient rien compris, ils étaient du côté des punis, ou des dupes. La plupart de ses camarades, beaucoup mieux habillés et mieux nourris que lui, avaient des parents qui se préoccupaient seulement de leurs amusements et de leurs satisfactions d'amour-propre. Ceux-là étaient du bon côté. Ils avaient, en temps utile et une fois pour toutes, mérité les récompenses de ce monde. Charrier venait à point pour donner à Pierre un des principaux secrets du choix favorable et peut-être le seul qui soit décisif : une attitude.

A la banque, cet employé de vingt ans aux manières de grand seigneur en visite, ne tarda pas

à se ménager un régime privilégié. M. Moreau, le directeur, avait des prétentions artistiques, il faisait de la gravure sur bois. Après cinq minutes de conversation, l'allure désinvolte de Pierre, sa façon de sauter d'un seul coup par-dessus les points de vue du vulgaire pour aborder aux grands problèmes, le séduisirent. Il lui montra ses œuvres, les lettres encourageantes que lui avaient envoyées des peintres illustres. Pierre, qui avait été le meilleur de sa classe en dessin et qui fréquentait musées et galeries, vit tout de suite que son talent ne dépassait pas l'honnête moyenne des amateurs de son espèce. Loin de simuler une admiration de courtisan, il signala les déficiences les plus visibles. Mais il s'arrangea pour le faire en termes nobles, avec le vocabulaire qui eût convenu pour une critique mesurée de Michel-Ange ou de Rembrandt. Dès lors, le directeur le traita en ami. Il lui était permis de s'absenter pour aller chercher des livres à la bibliothèque; il n'était tenu à aucune des règles vestimentaires qui donnaient aux autres débutants des allures de singes empaillés; il écrivait sans se soucier d'être lisible et personne n'osait se fâcher quand il oubliait d'inscrire complètement une date sur un chèque ou d'enregistrer le passage d'un client à son coffre. Il trouvait le temps de lire un peu, il allait à quelques expositions avec le directeur. Ses parents étaient flattés et le voyaient parti pour une belle carrière. Charrier lui donnait quelquefois rendez-vous à un café des Champs-Élysées et s'intéressait à ses projets universitaires. Il n'était pas malheureux du tout.

Cela ne dura pas longtemps. A son premier congé payé, Pierre alla, conseillé par Denis, un camarade de Rodin qui avait ses parents en Bretagne, passer deux semaines au Pouliguen.

Installé chez des pêcheurs qui lui louaient une

chambre et lui fournissaient le petit déjeuner et un casse-croûte pour une somme minime, il franchissait chaque matin le petit pont qui mène à La Baule, son sac de toile cirée sous le bras. Pourvu d'une peau remarquablement épaisse et robuste, il supportait, une fois bien huilé des pieds à la tête, le soleil toute la journée. Il nageait et galopait sur la plage avec Denis, il se suspendait aux agrès, il participait aux jeux de plusieurs groupes qui possédaient des ballons. Vers midi, pendant que Denis allait déjeuner chez ses parents, Pierre mangeait ses sandwiches et buvait un grand verre de bière au comptoir d'un marchand ambulancier. Il faisait la sieste à l'ombre d'un pin, puis recommençait à nager, à courir, à jouer au ballon, etc. Quand le soleil descendait sur la mer et que la brise fraîchissait, il se sentait pris de fringale et galopait jusqu'à la pension des Ondes, où la nourriture était juste à son goût : un peu fruste, mais très abondante. Le soir, il sortait avec Denis. Les jeunes gens allaient parfois danser au Casino. Denis avait une sœur de dix-sept ans, Solange, à qui Pierre faisait la cour, vaguement, par acquit de conscience.

Ce programme aurait pu sembler d'une monotonie accablante. Mais Pierre le trouvait charmant. Chaque matin, les vagues lui paraissaient neuves, vivantes, prêtes à lui révéler d'étranges secrets. Inlassablement, il se jetait tête première au travers des hautes colonnes sombres et fraîches. Quand le vent se déchaînait, c'était pour lui une fête. Une fois dans l'eau, il n'avait peur de rien. Même si la vague, au départ, le roulait sur le sable cinq ou six fois de suite, il persistait jusqu'au moment où, parvenu à une centaine de mètres du rivage, il trouvait presque aussi facile de nager que par mer calme. Il était parfois le seul à braver ainsi la

tempête. Et il savourait la revanche qu'il prenait alors sur les élégants spécialistes de crawl qui se faisaient admirer d'ordinaire.

Pierre appréciait d'autant plus les revanches de ce genre qu'il se sentait plutôt laid. Noir de poil, brun de peau, un visage taillé à grands coups pas toujours heureux, il avait, vers seize ans, hésité entre le burlesque et le sinistre. Ce dernier l'avait emporté pendant ses deux dernières années d'études : ses camarades l'appelaient Frankenstein. Malheureusement, il était demeuré d'une taille tout juste moyenne et, malgré une musculature vigoureuse, qu'il tenait de son père, il ne pouvait jouer les terreurs. Une conversation qu'il avait eue à ce sujet avec Charrier peu après sa sortie de Rodin, lui avait été précieuse. Comme Pierre se plaignait de l'absence des avantages physiques qui donnaient à plusieurs de ses amis des facilités assez importantes, Charrier l'avait interrompu : « Vous avez dit le mot qu'il fallait. Ils ont des facilités. Mais les difficultés sont beaucoup plus utiles. A votre âge, j'étais plutôt laid, moi aussi. J'ai pleinement assumé cette laideur, je n'ai jamais essayé de l'atténuer, au contraire. Et, peu à peu, je m'en suis fait une arme. J'abordais les gens sur le mode du défi : ça vaut beaucoup mieux, en fin de compte, que la complaisance distraite dont bénéficient les gens agréables à regarder et à fréquenter. Le mieux, c'est de ne vouloir paraître ni plus ni moins laid que vous ne l'êtes naturellement. Donner l'impression, en somme, de s'être choisi ainsi. » A l'usage, la recette s'était révélée excellente. La gêne de Pierre, sa timidité, ses susceptibilités déraisonnables avaient disparu en trois semaines. Quelques succès, dont un aux dépens du beau Denis lui-même, dans un dancing de Montmartre, l'avaient tout à fait rassuré.

II

Ce fut un jour de très grosse mer qu'il parla pour la première fois à Sylvia. Il venait de reprendre pied d'une façon peu élégante, recroquevillé sur lui-même et lancé comme une épave sur le sable. Et il était de mauvaise humeur parce que son léger bonnet de toile blanche avait disparu dans l'échauffourée et qu'il ne lui restait à peu près aucun espoir de le récupérer.

Sylvia, en maillot de bain, s'amusait à se faire fouetter les jambes par les vagues. L'écume bouillonnante l'inondait, la massait, la faisait tournoyer sur elle-même, puis l'abandonnait si brusquement qu'elle titubait un moment, essoufflée, les yeux fermés, les bras pendants, la bouche largement ouverte par un rire chatouillé. Dans sa gesticulation d'aveugle, elle se jeta sur Pierre, le saisit à pleins bras, bafouilla des excuses, voulut reculer et, finalement, s'assit au plein milieu d'un nouveau feston de ressac. Pierre ne vit plus que deux pieds qui s'agitaient éperdument et qui, déjà, s'éloignaient vers le large. Il empoigna celui qui était à sa portée et tira de toutes ses forces. Il réussit ainsi à empêcher le pire. Ayant remis Sylvia debout, il l'entraîna vivement vers la terre ferme.

1947

ROMANS - NOUVELLES

GEORGE ADAM
L'Épée dans les Reins
GUILLAUME APOLLINAIRE
Le Poète assassiné (*réédition*)

ARAGON
Les Voyageurs de l'Impériale
(*Édition définitive*)

MARCEL ARLAND
Il faut de tout
pour faire un monde

AUDIBERTI
Le Victorieux

MARCEL AYMÉ
Le Vin de Paris

ALBERT CAMUS
La Peste

JEAN COSTA
Serpent qui ne mue

PIERRE LAFUE
Patrice ou l'Été du Siècle. - III. : La Saison des Mimes

JEAN LEGRAND
Aurette et Jacques

JEAN MECKERT
Nous avons les Mains rouges

ALEXANDRE MÉTAXAS
Le Nœud coulant

La Loge de Feuillage, *suivi de L'Écoufle*
Romans et Nouvelles du Moyen Age traduits et renouvelés par André Mary

ANDRÉ ROUYEYRE
Repli

LOUIS SCÛTENAIRE
Les Vacances d'un Enfant

GEORGES SIMENON
Le Clan des Ostendais

LOUISE WEISS
La Marseillaise. - III. : L'Étendard sanglant

ROMANS POUR LES ENFANTS

PAULE LAVERGNE
L'Enfant sous les Charmes
illustré par Elie Lascaux

PHILIPPE DE ROTHSCHILD
Aile d'Argent la Magique
illustré par Éliane Bonabel

RÉCITS

AREGA
Comme si c'était fini
COLETTE AUDRY
Aux Yeux du Souvenir

JEAN BAILHACHE
Souvenirs d'un Endormi
JACQUES PERRET
Le Caporal épinglé

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

Oppède
ROGER MARTIN DU GARD et **MARCEL LALLEMAND**
Jacques Thibault

Récit composé de textes choisis dans Les Thibault